aux spécialistes de César le soin de poursuivre une exégèse qui n'est encore qu'amorcée.

— Le troisième volume de la *Correspondance de Cicéron* est comme un message d'outre-tombe ; L.-A. Constans nous a été enlevé avant d'avoir pu achever l'édition des Lettres, mais non sans avoir dominé l'ensemble de son travail, puisque son plan chronologique le conduisait à traiter toute sa matière avant de la répartir : il est émouvant de noter tel renvoi, comme celui de la p. 245, qui nous invite à nous reporter au tome IV, que l'auteur préparait sous la menace même du mal qui devait l'emporter.

Le présent volume contient les lettres de 55 à juillet 51, avec quatre Notices concernant les années 55, 54, 53, 52, et en Appendice les Notes qui n'ont pu trouver place au bas des pages. Le quatrième volume est à moitié prêt, texte et traduction. Pour le reste, M. J. Bayet a bien voulu accepter la lourde tâche d'achever l'œuvre de Constans ; ce seront encore près d'une dizaine de volumes à faire paraître, concurremment avec l'édition de Tite-Live, dont M. Bayet nous donnera prochainement le début.

J. Marouzeau.

Classiques Garnier.

— M. E. Lasserre poursuit son *édition de Tite-Live*, dont j'ai dit ici les mérites réels. Le troisième volume (575 pages, 18 francs) comprend les livres VI à IX.

Pour plus de 250 pages de texte, il présente 20 pages de notes ; on imagine à quel point l'auteur a dû les condenser, parfois jusqu'à l'obscurité (note 118 : « préteur a été le titre des plus hauts magistrats de Rome (cf. praetorium) ». Elles sont presque exclusivement historiques (à peine quelques sommaires justifications du sens ou du texte adopté), mais attestent que l'auteur s'est tenu au courant du travail des historiens et commentateurs : Pais, Piganiol, Weissenborn, Luterbacher...

— M. M. Rat apporte à la collection deux volumes d'*Anthologie des poètes latins* (des origines au VI^e^ siècle après J.-C.). C'est peut-être le genre d'ouvrage qui se justifie le mieux dans une collection de vulgarisation. Déjà dans des journaux « littéraires » on a loué M. Rat de donner ainsi au public averti l'occasion de lectures peu accessibles : où trouver sans cela le moyen de faire connaissance avec Calvus, Varius, Varron de l'Aude, Pentadius, Juvencus, Caton de Cordoue, Orientius, Paulin de Nole et Paulin de Pella et Paulin de Périgueux...? Ce n'est pas que seuls les oubliés et méconnus figurent dans ce recueil : les grands auteurs y sont à leur place, quoiqu'ils aient dans la collection l'honneur de volumes individuels, dont plusieurs sont dus à M. Rat lui-même.

Peu de lacunes importantes. On regrettera peut-être tout au plus que M. Rat n'ait pas fait place à certaines formes particulières de poésie, comme celle des « Carmina epigraphica », celle des dictons, proverbes, formules, spécimens du vieux « carmen » national, celle des citations d'anonymes, celle des auteurs occasionnels, comme les poètes hommes d'État : Mécène, Hadrien, Néron...

On notera des innovations heureuses, comme celle de donner, outre des extraits suivis, un choix de citations et de mots empruntés à d'autres passages ; celle de fournir pour chaque poète une liste de « Testimonia », passages d'auteurs anciens le concernant, et à l'occasion des citations épigraphes, dont plusieurs sont habilement choisies, comme celle de Tacite sur Cicéron : « Fecerunt [Caesar et Brutus]... carmina... non melius quam Cicero, sed felicius, quia illos fecisse pauciores sciunt » [et non pas « sunt », comme M. Rat l'écrit].

Dans le texte latin, des lapsus fâcheux : M. Rat appelle « Parmenio » l'esclave de Phédria dans l'Eunuque de Térence, « Termus » le dieu Terme (t. I, p. 704) ; il écrit « solaecismum » (t. II, p. 362) au mépris et de l'orthographe et de la prononciation et de l'étymologie...

La traduction est souvent aisée et alerte ; on ne s'étonnera pas que, devant le tour de force que M. Rat s'est imposé de retraduire à son compte des textes si divers, souvent difficiles, il offre prise à la critique : qu'est-ce que (t. I, p. 559) « plonger dans les os torches sur torches[1] »? que (p. 705) « caresser de la queue les tendres nourrissons » et de même (t. II, p. 329) « me caressant de ton visage trompeur » (il s'agit dans l'un et l'autre cas de *blandiri*)? Qu'est-ce que « les souffles d'en haut » et « des yeux flottants » (t. I, p. 397)? Quel rapport entre « tranquillo minor » (t. II, p. 387) et « l'onde qui se creuse »?

On saura gré à M. Rat des *Notices* dont il fait précéder le texte de chaque auteur, et en particulier de ses *Bibliographies ;* dirai-je cependant que celles-ci semblent souvent le fruit de compilations hâtives, sans considération de la valeur des ouvrages? Pour Plaute, je vois indiqués neuf titres qui pour une bonne moitié nous font remonter à 1879, 1875, 1862, 1859, 1857, alors que n'est même pas mentionné un ouvrage aussi considérable que celui de M. Michaut, et qu'il n'est fait aucune allusion à la production étrangère récente (quand les étrangers sont cités, il arrive que leurs noms soient estropiés : reconnaîtra-t-on sous « Buckeler » (t. II, p. 387) l'illustre Bücheler?).

Quelques jugements littéraires sont incorporés aux Notices ; ils ont parfois de quoi étonner : qui aura lu sans idée préconçue les fragments de la « Prise de Troie » insérée dans le roman de Pétrone (t. II, p. 387),

1. Que cette traduction soit de M. Paganelli (Properce, éd. G. Budé, p. 142), ce n'est pas une excuse.

ce modèle de poésie alambiquée, de style concentré, de langue artificielle, n'aura guère l'impression « qu'en vers comme en prose l'auteur du *Satiricon* était un écrivain délicat, élégant, ironique et précis, de goût classique et pur ». M. Rat a peut-être été influencé parfois dans ses jugements par l'amour qu'il professe (cf. sa Préface) « pour cette poésie latine, mère de la nôtre, qui nous a transmis tous les sucs de la Grèce et qu'on ne saurait juger avec rigueur sans céder à une mode d'importation germanique » (!?).

J. MAROUZEAU.

Collections Hatier.

— *Virgile, Énéide, livre II*, par A.-M. GUILLEMIN, 104 pages, 3 fr. 75.

Mlle Guillemin a déjà publié dans cette petite collection les livres IV, VI et VIII de l'*Énéide.* Comme dans les volumes précédents, elle fait précéder le texte d'une Notice développée sur l'art, la langue et la métrique de Virgile. Secours précieux pour les élèves et mémento utile pour les maîtres, qui trouveront dans cette trentaine de pages, avec les explications, maints exemples et rapprochements.

Quelques articles seraient à revoir : p. 15, sous le titre « Syncope » sont rangés des faits d'origine diverse et qui ne sont pas, comme il est dit, caractéristiques de la langue parlée ; p. 17, l'indication que « le nominatif et le vocatif sont loin de régler leurs emplois sur les exigences de la logique » est sibylline ; p. 19, le datif de but est donné, semble-t-il, comme un trait de la langue familière, alors que la plupart des historiens de la langue invoquent pour l'expliquer un développement savant ; p. 25, l'interprétation de l'infinitif passé par le sens du parfait (plutôt que par l'emploi aoristique) est douteuse ; p. 25-26, l'insertion du subordonnant après le premier mot autonome de la phrase est une survivance plutôt qu'une innovation, et je rattacherais à ce procédé celui qui intéresse les conjonctions p. 27 ; p. 29-30, je ferais l'économie de ces monstruosités terminologiques qu'on appelle épéxégèse, hendiadys et hysteron proteron (cette dernière dénomination en particulier n'a pas de raison d'être si l'on substitue à la chronologie l'analyse : *moriamur et ruamus* = prenons la décision de mourir et (pour cela) précipitons-nous.

Si l'auteur reprend un jour sa Notice pour une édition complète de l'*Énéide*, quelques remaniements la rendront encore plus précieuse qu'elle n'est dans son état actuel.

— A la même librairie, dans la collection des *Classiques pour tous* (no 557), M. A. Bourgery publie des *Lettres choisies de Cicéron* (80 pages).

Ce petit livre doit être selon le cœur de M. Laurand, qui a tant plaidé pour qu'on lise Cicéron en fonction de sa vie et de l'histoire de son temps.